

Misère

Taha Hussein

Kawkab al-Sharq, 8 décembre 1933

1 Mais cela n'éveille dans le cœur nulle pitié, n'y suscite nulle compassion, de même que cela n'éveille dans l'âme nulle joie, n'y ravive nulle allégresse. Ce n'est là qu'une misère morne et sombre, d'une obscurité extrême, noire de la plus profonde noirceur, de celles qui dessinent sur les visages un sourire qu'un froncement de sourcils vaudrait mieux que lui. Et où est ce cœur égyptien qui pourrait montrer pitié envers cet homme, qui a détenu le pouvoir plus de trois années, et qui s'est fait dur et despotique, tyrannique et orgueilleux, et n'a montré pitié à aucun Égyptien, et n'a même jamais laissé la pitié des Égyptiens trouver un chemin jusqu'à son cœur ?

2 Et où est ce cœur égyptien qui pourrait s'apitoyer sur cet homme, à qui furent accordés les moyens de la force, et qui ne les tourna jamais vers le bien, à qui furent accordées les occasions d'être utile, et qui ne les employa que pour lui-même, et pour un cercle de créatures qui savaient garder foi avec lui, lui rester attachées, et reconnaître ses faveurs ? À peine le malheur l'eut-il atteint que la plupart d'entre elles se détournèrent de lui, s'écartant ; les rares qui vinrent à lui vinrent avec des cœurs corrompus et des âmes tortueuses, hommes tièdes, et il n'eut guère fini de les éprouver et de les mettre à l'épreuve qu'il sut qu'il n'y avait en eux nul bien.

3 Et où est cette âme égyptienne qui pourrait se réjouir de la misère de cet homme, qui aurait pu faire le bien et a préféré le mal, qui aurait pu être utile et a préféré nuire, qui aurait pu se tenir envers sa nation en serviteur fidèle et sincère, et n'a fait que se tenir envers elle en adversaire obstiné, retranchant ses droits, violant ses sacralités, et gaspillant ses intérêts ?

4 Et où est cette âme égyptienne qui pourrait se réjouir de la chute de cet Égyptien, qui aurait pu être un soldat sincère, hardi et sérieux dans la victoire de l'Égypte, dans sa défense, dans l'aplanissement de sa route et la levée des obstacles sur cette route, et n'a fait que la retarder de plusieurs années, semer des épines devant elle, la charger de fardeaux de mal, lui faire goûter toutes les nuances de tourment, et la contraindre à souhaiter qu'il n'eût jamais été l'un de ses fils, que sa vie publique ne

l'eût jamais connu, que les circonstances ne le lui eussent jamais imposé ?

5 Oui, il n'existe pas ce cœur égyptien qui montre pitié envers cet homme ou s'apitoie sur lui, et il n'existe pas cette âme égyptienne qui se réjouisse de sa chute, et se félicite de l'abandon qui l'a frappé ; car il fut trop dur envers sa nation pour mériter d'elle la pitié, et il compte à présent trop peu pour sa nation pour mériter son intérêt devant le mal qui l'atteint et le malheur qui le frappe.

6 Il n'est qu'un étranger, quoiqu'il demeure dans sa propre patrie, seul, quoiqu'il vive parmi les siens et parmi ses compagnons ; car il a choisi pour lui-même une manière de vivre qui a séparé son cœur du cœur de la patrie, et éloigné sa propre personne de ses concitoyens, si bien qu'ils ne savent rien de lui, sinon quand ils se rappellent ou constatent le mal qu'il leur a fait et le tort qu'il leur a causé, et ils le renient, sinon quand ils veulent tirer leçon du sort des tyrans qui vont trop loin dans la tyrannie, et de la fin des injustes lorsqu'ils se noient dans l'injustice, l'agression et la transgression.

7 Cette agonie politique, à laquelle cet homme fut contraint, fut longue, jusqu'à ce que sa mort politique l'eût rejoint hier. Elle fut longue, pesante, pénible, dure ; regardez-le, depuis qu'il est tombé du siège du pouvoir, lutter avec la mort politique dans une lutte violente, âpre et instable, faite de redressements et de chutes, de hardiesse et d'hésitation, d'élans et de langueurs.

8 Regardez-le tenter de résister, puis se rendre à la faiblesse, puis reprendre la résistance, puis se rabaisser et déchoir, puis se raviver pour le combat, puis se réfugier dans la paix, puis rassembler ses forces et ce qui lui reste d'intelligence, de compétence et d'habileté pour prononcer son dernier discours au banquet de l'étranger, puis se voir gagné par la défaillance et saisi par la dissolution. Et tandis qu'il lui restait encore un peu de force, un reste de vigueur, il renonça à ce qu'il avait ambitionné, la présidence de la Chambre des députés, et fut vaincu devant son rival pacifique le docteur Rafaat Pacha, et devant son ennemi, l'homme bon Abdel Fattah Yahia Pacha ; puis la faiblesse se répandit en lui, montant de ses pieds à sa tête, ou descendant de sa tête à ses pieds, jusqu'à ce qu'hier il rendît son dernier soupir en deux lettres, adressant l'une à son rival le président de la Chambre des députés, et l'autre à son ennemi le président du Conseil.

9 Puis les gens regardent, et voici que le tison s'est éteint, que la lampe s'est consumée, et que cette vigueur violente, cette force formidable, cette ruse étendue, cette audace sans limite, tout cela s'est dispersé aux confins de l'espace, et est devenu poussière que le vent emporte, et il ne reste de sa vie politique que des propos — et quels propos ! Des propos qui ne satisfont personne, qui ne réjouissent personne, des propos que le temps lui-même souhaiterait ne pas entendre, frappé de surdité, des propos que les jours souhaiteraient voir effacés par l'oubli de leur mémoire, des propos devant lesquels l'Égypte se rabaisse, parce qu'ils touchent l'un de ses propres fils.

10 Oui, il ne reste de la vie politique de cet homme que ces propos détestables, que chacun, que chaque chose, souhaiterait voir emportés par le vent, comme fut emportée la force et la puissance de leur auteur ; mais Dieu veut que le temps les entende malgré tout, que les jours les retiennent malgré tout, que les Égyptiens les conservent et se les transmettent malgré tout. Leurs générations en hériteront pour qu'ils servent de leçon, d'avertissement, et de châtiment exemplaire pour ceux que les avantages tentent, que les convoitises séduisent, que les passions et les ambitions poussent à courber leur chemin dans la vie politique, à faire des droits du peuple une moquerie, et de la confiance du peuple et de ses sacralités de simples matières à bavardage.

11 Oui ; mais si cette vie politique a laissé aux Égyptiens cet avertissement, elle a aussi laissé à cet homme lui-même un héritage dont il donnerait son nez et son oreille pour que les voiles les plus épais et les rideaux les plus denses fussent jetés entre lui et lui. Regardez-le, chassé du champ de la rivalité, retranché dans sa maison au Caire, ou dans l'une de ces nombreuses demeures qui se disséminent sur ses vastes terres et ses larges domaines, seul avec lui-même. Regardez-le, morne, l'esprit troublé, l'âme épouvantée, le cœur effrayé, le regard égaré, ne trouvant paix ni dans une chose ni dans une personne, et n'étant pour aucune chose ni aucune personne un sujet de paix.

12 S'il promène son regard dans l'une des chambres où il se retranche, il y voit ces fantômes immenses et terrifiants, l'entourant et s'agitant autour de lui, avec un gémissement de douleur qui déchirerait les cœurs les plus endurcis, et briserait les foies les plus insensibles. Fantômes de ceux dont le sang fut versé, dont les âmes furent arrachées, durant ces années noires qu'il passa en Égypte à monopoliser le pouvoir.

13 Regardez-le : ces fantômes le terrifient et l'épouvantent à tel point qu'il ferme les yeux, et tourne son regard vers les profondeurs de son âme, voulant y regarder plutôt. Et quel abîme sans fond, où s'agitent les fantômes du chagrin et de l'affliction, les images du désespoir et du remords, les formes de l'angoisse et de la terreur, si bien qu'il s'épouvante de lui-même, s'épouvante de ce qui l'entoure, et sort de ses chambres, errant, cherchant repos et sécurité dans l'étendue de ses terres et le vaste espace, mais il n'échappe à une crainte que pour tomber dans une autre, n'échappe à un chagrin que pour tomber dans un autre, ne se libère d'une détresse que pour se précipiter dans une autre ; ces fantômes le suivent où qu'il aille, ces images tournent autour de lui où qu'il s'arrête, ces formes remplissent son cœur lorsqu'il s'éveille, et ces spectres jouent avec son âme lorsqu'il dort !

14 Il voit ses concitoyens, et ne les regarde qu'avec méfiance, et ses concitoyens le voient, et ne le regardent qu'avec dédain. Regardez-le, sorti du champ dans la honte, incapable même de goûter ce que goûte le vaincu fier de sa dignité et de sa fierté. Regardez-le, devenu trop insignifiant pour ses propres partisans, si bien qu'aucun d'eux ne se préoccupe de lui. Regardez-le, devenu trop insignifiant pour ses rivaux, si bien qu'aucun d'eux ne fait attention à lui. Regardez-le, ayant démissionné hier du Parti du peuple, lui qui a fondé le Parti du peuple, et de la Chambre des députés, lui qui en était le doyen ; et voici les hommes du Parti du peuple, les députés et les sénateurs se réunir autour d'une table, dans un hôtel, manger, boire, prononcer des discours et se disperser, sans qu'aucun d'eux ne mentionne cet homme, sans qu'aucun d'eux n'y fasse la moindre allusion — alors qu'il n'y a pas un seul d'entre eux qui ne doive une faveur à cet homme, pas un seul d'entre eux pour qui cet homme n'ait rendu quelque service.

15 Mais il leur avait offert ces faveurs et rendu ces services comme prix de l'aide et du soutien qu'il leur demandait. Il leur avait acheté, et ils lui avaient vendu, puis la transaction s'acheva, et acheteurs et vendeurs se séparèrent, et chacun d'eux renia l'autre, et tira le rideau sur les liens qui les avaient unis.

16 Regardez-le, confiné à sa demeure, sans que des partisans le recherchent ni que des rivaux le craignent. Regardez-le parcourir l'Égypte de long en large, sans que personne se hâte de le rencontrer, sans que personne redoute son passage. Il n'est plus l'homme pour qui le pays s'arme, l'homme devant qui l'on creuse des tranchées et l'on dresse des barricades, l'homme pour qui la police et l'armée se tiennent en

faction, l'homme que le ministre de l'Intérieur emporte dans un train rapide. Il n'est qu'un homme menu, insignifiant, négligeable, qu'on n'espère ni ne craint, qui n'inspire ni espoir ni désespoir, un homme dans le seul sens matériel de ce mot, ni plus ni moins.

17 N'est-il pas étrange que tous les Égyptiens voient cette tragédie, et soient tous témoins de cette leçon, et qu'il se trouve pourtant encore parmi eux des hommes dont l'âme aspire à gravir cet édifice élevé, l'édifice de la tyrannie, pour en dégringoler comme en a dégringolé le tyran d'hier ? Certes, cela est étrange, mais l'homme est faible, et sa faiblesse continue de lui coûter ces prodiges.

18 Vous voyez donc que nous ne nous étions pas trompés lorsque nous avons estimé que le repentir de Sidqi Pacha devant le président du Conseil ne lui servirait de rien, et que ses rivaux ne se satisferaient de rien de moins que de le voir rompre tout lien entre lui-même et la politique, quitter le parti et quitter le Parlement, et se consacrer à sa santé et à son repos. Mais que peut donc être cette force formidable qui a chassé cet homme de la politique, après qu'il s'y était attaché, y tenait fermement, malgré les événements et les troubles, malgré la longue maladie et la lourde peine ?

19 Ce n'est pas la force du président du Conseil, car le président du Conseil est un homme bon, incapable d'une telle chose, et n'aspirant à rien de tel. C'est plutôt la force des circonstances, qui tenaient en réserve pour Sidqi Pacha assez de mal pour l'effrayer, le troubler, et le contraindre à préférer l'oisiveté et le dépôt des armes, et à se contenter, après cette longue aventure, d'en sortir sain et sauf, riche, abondamment fortuné, capable de vivre une vie de loisir. Et le président du Conseil est, sans nul doute, trop intelligent, trop habile, trop connaisseur de la vérité des choses pour se vanter, ou triompher, ou s'attribuer le mérite de la défaite qui a frappé son rival ; car ce n'est pas le président du Conseil qui a frappé Sidqi Pacha lorsque le coup est tombé — c'est Dieu qui a frappé, et les flèches de Dieu atteignent toujours leur but, sans jamais le manquer, sans jamais s'écarter du chemin voulu.

20 Et si nous pouvons souhaiter quelque chose au président du Conseil, cet homme bon, nous souhaitons qu'il se préserve lui-même, et que les circonstances le préservent, de ce qui a poussé Sidqi Pacha où il est venu. Et le président du Conseil sait fort bien comment s'écarter de cette voie qu'a suivie Sidqi Pacha, cette voie qui l'a mené à cette misère morne. Et le président du Conseil a-t-il un autre moyen de s'écarter de

cette voie que de démissionner, pour donner du repos aux autres et trouver le sien ?